

gabi
martínez

les défenses

GABI MARTÍNEZ

LES DÉFENSES

« Aussi épique qu'un grand classique. » *Culturamas*

« Un poème personnel épique et une radiographie poussée d'un système de santé corrompu, aux intérêts cachés, composé de détails dignes d'une série HBO. » *Marie Claire*

« Un des romans de l'année. [...] Quand je lis Gabi, je sens que je devrais lire plus, mais surtout que je devrais vivre plus. [...] C'est un roman pour les écrivains et les lecteurs. Martínez fait preuve d'un travail stylistique remarquable. L'histoire "respire" et génère une telle tension qui émane des différents points de vue narratifs, avec lesquels l'auteur jongle de main de maître, entre le passé et le futur. » Carlos Zanón, *La Vanguardia*

LES DÉFENSES

Gabi Martínez, né à Barcelone en 1971, est journaliste et écrivain. Auteur prolifique aimant défier les genres littéraires, il est aussi connu pour ses textes de fiction que de non-fiction.

GABI MARTÍNEZ

LES DÉFENSES

Traduit de l'espagnol
par André GABASTOU

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Las defensas

© Gabriel Martínez Cendrero, 2016
By agreement with Pontas Literary & Film Agency
© Christian Bourgois éditeur, 2019,
pour la traduction française

ISBN 978-2-267-03134-8

*Pour Gabriel et Eloïsa,
à l'origine de mon système défensif.*

*L'esprit, comme dit la neurophilosophie,
est totalement incarné.*

Scott Stossel, *Anxiété*

Vivre dans un monde sûr est dangereux.

Teju Cole, *Open City*

*Allez au cœur du danger,
car vous y trouverez le salut.*

Proverbe chinois

Une seconde pour deux ans

Le matin où Camilo Escobedo apparut dans ma vie, il faisait beau et nous étions entourés de livres. La fête de Sant Jordi avait lancé dans la rue des centaines d'histoires perturbantes, divertissantes, terribles, érotiques, des histoires plus ou moins singulières qui emplissaient à ras bord rayonnages et étals tout au long d'un territoire immense. Mais le spectacle ne l'intimida pas.

— J'ai une histoire qui pourrait t'intéresser, me dit-il au moment où je quittais la table où j'avais signé des exemplaires de mon dernier livre.

Je devais me rendre à la signature suivante, je disposais d'une «seconde», il en profita pour me dire qu'il était neurologue que, pendant une époque de sa vie, il était devenu fou. «Fou à lier», dit-il en souriant. Nous nous donnâmes rendez-vous pour la semaine suivante.

Lors de notre première rencontre, le docteur Escobedo reconnut être un incondicional des romans de Philip Roth et avoir lu de A à Z *À la recherche du temps perdu*. De solides connaissances littéraires lui

avaient donné l'idée d'écrire lui-même son aventure, toutefois, comme sa mémoire avait des trous dus à des périodes de démence, comme les événements survenus l'affectaient moralement, il pensa qu'il valait mieux la raconter à un « professionnel » et se fier à la puissance magnétique du récit.

Cette matinée radieuse date d'il y a presque deux ans. À peu près deux ans pendant lesquels Camilo a été tous les jours présent dans ma vie, facilitant à un point qui *a priori* m'aurait paru impensable le récit d'une véritable odyssée. Sa compagnie était si intime que, pour la première fois, je ne me suis pas senti seul en écrivant.

C'est l'histoire d'un neurologue qui, en janvier 2006, tomba malade pour des raisons inconnues et fut interné en hôpital psychiatrique. Pendant un certain temps, il insulta et agressa des personnes qu'il aimait, outre quelques compagnons souvent dépassés par des circonstances inédites : être obligés de s'occuper d'un collègue. Puis il lui fallut plus d'un an pour se rétablir. Mais il le fit.

Le récit montre un homme bien élevé, médecin, habitant cette ville privilégiée du premier monde qu'est Barcelone, commencer par perdre la maîtrise de soi-même, dans une large mesure à cause de ce que divers spécialistes ont défini comme des « causes environnementales ». On perçoit ce qui a pu provoquer cette débâcle. Puis la renaissance. Par ailleurs, certains détails élèvent cette aventure jusqu'à des sommets insolites, formidables. Un médecin a affirmé que l'histoire de Camilo est un cas parmi trois milliards. Elle est faite de diverses chutes et remontées, la passion du docteur Escobedo pour la montagne l'ayant

influencé à ce point. Il est père de quatre filles, trois avec son ex-femme et une avec son épouse actuelle, également neurologue. Femmes et filles avec qui il a partagé littéralement cette extraordinaire histoire d'amour et de violence qui apporte sans nul doute un éclairage insoupçonné sur le métier de vivre. Cette histoire repose sur des faits réels.

1

Respire et mange. Personne ne nous a suggéré de nous en contenter, mais tous ceux qui sont à cette table respectent l'enchaînement. Respire et mange. Respire et mange. Pour tenir un jour de plus. Les cuillères frappent le fond de l'assiette et j'entends le bouillon glisser dans la gorge de l'anesthésiste assis à côté de moi. Plus mon monde devient imprécis, mieux je définis les sons, les couleurs, comme si cette nouvelle confusion rendait encore plus évidentes les choses fondamentales.

J'imagine le bouillon glisser dans l'œsophage jusqu'à ce qu'il se mêle aux restes de cocaïne qui surnagent dans l'organisme de Juan. Il a avoué sans scrupule son addiction, comme la plupart des gens qui sont ici. C'est la raison pour laquelle nous y sommes, du moins eux. En général, mes camarades de table sont accros aux drogues. La plupart sujets au stress et à la dépression. Ils ont la chance d'avoir identifié la cause de leur effondrement et de disposer de mots pour décrire leur chute. Parfois ils ne savent pas les employer, mais ils les connaissent et pourraient les

prononcer n'importe quand. Ils ont aussi une histoire qui leur permet plus ou moins de comprendre pourquoi ils sont internés. Moi non.

— Mon fils m'entraîne sur le chemin de l'amertume, répète la cleptomane assise sur la chaise d'en face. Elle est obsédée par son fils qui lui désobéit, la dépouille, la bat, l'insulte. Je ne sais pas ce qui est le pire, dit la femme en sanglotant comme d'habitude.

Entendre le timbre de sa voix me met hors de moi parce qu'il s'agit toujours du même thème : son fils. Elle ne parle que de lui. Et nous châtie tous en faisant pénitence. Quelqu'un devrait la faire taire. Mais un autre ! Moi, je suis un brave garçon, selon ma mère. Un brave garçon. C'est ainsi que j'ai été le plus souvent défini, bien que je sois père de quatre filles, me sois piteusement séparé de mon ex-femme après lui avoir infligé un calvaire, aie bu pendant longtemps, trompé délibérément et envisagé une façon d'étriper un homme.

Les étiquettes sont d'ordinaire mal accrochées, le drame apparaît quand l'une d'elles vous condamne plus que prévu. Je suis aussi sûr de ne pas être un brave garçon que de ne souffrir d'aucune sorte de psychose ni de troubles bipolaires. Ces définitions ont été décidées par d'autres, mais je dois apparemment m'y soumettre. Je crois avoir fait part aux médecins de mon pressentiment selon lequel je souffre de quelque maladie organique, si bien que personne ne prête l'oreille à mes protestations parce que, comme l'auto-immunité est mon champ de recherche privilégié depuis que j'ai commencé à faire des études de médecine, mon diagnostic ressemble à une réclusion

redondante aggravée par l'évidence que, tout neurologue que je sois, je suis fou.

J'assume des déséquilibres mentaux, mais vus de leur arrière-plan, je sais que mes collègues se sont trompés dans le diagnostic qu'ils ne m'ont pas encore communiqué. Ce n'est pas la peine qu'ils le fassent : je connais la médication qu'ils m'obligent à prendre. Et je sais qu'ils se trompent. Peut-être en raison de leur précipitation. Ils avaient besoin de me congédier, de me faire disparaître. Nous, les médecins malades, donnons une mauvaise image de la corporation et, par ailleurs, je suis neurologue. Parce que je suppose que je le suis encore. Vraiment ? Ou le fou absorbe-t-il tout ? Que reste-t-il du docteur Escobedo dans ma façon de penser ? Comment en suis-je arrivé là ?

Respire et mange.

La nourriture de ce centre est le plus grand plaisir de ces dernières semaines. À moins qu'il ne s'agisse de mois. Depuis quand suis-je ici ? Comme plat principal, on sert de la paella. Pendant un moment, je vérifie si les grains de riz sont bien séparés. Ils ne sont pas collés, une grande nouveauté quand on pense aux cochonneries grumeleuses servies dans les endroits d'avant. Je comprends mieux la mauvaise réputation de la nourriture des hôpitaux.

— Ce soir, je vais téléphoner à mon petit, dit la cleptomane.

Les autres engloutissent de grosses cuillères de riz en silence. Tous, sauf Amalia, regardent leur assiette. Amalia est une infirmière d'une soixantaine d'années qui affirme se souvenir de mon passage à l'Hospital del Mar. Elle vivait avec une sœur qu'elle ne supportait pas et avait sombré dans une

dépression dévastatrice. À côté d'elle, Gema saisit son verre des deux mains, l'approche lentement de ses lèvres afin que les tremblements provoqués par les médicaments ne lui fassent pas renverser l'eau. Elle est chirurgienne. Gema ne dit pas ce qu'elle a, mais moi, je parlerais d'une dépression accompagnée de symptômes psychotiques. À ma droite, un spécialiste en médecine interne également dépressif coupe avec une lenteur préoccupante un morceau de lapin. À ma gauche, l'anesthésiste repousse la paella parce qu'il est végétarien.

Il m'est toujours facile d'établir le diagnostic différentiel de chaque malade, capacité qui me donne de l'assurance. Il semblerait que le docteur Escobedo soit relativement indemne au beau milieu de la dévastation. Il devrait m'examiner. Me rendre visite. Le problème, c'est que je ne sais pas très bien qui ou combien je suis. Il est une partie de moi que je reconnais, mais je me demande où s'égaré le reste de ma personne que je perçois uniquement par bribes. Le vide s'est ouvert ces dernières semaines ou ces derniers mois, parce que je me souviens bien du reste de ma vie. Quand j'essaie de recomposer ce qui s'est passé, les scènes scintillent en vrac. Parfois elles sont nettes, mais entrecoupées, sans arriver à leur terme. Parfois elles brillent pendant quelques instants diffus, provoquant des frissons ou des émotions que je n'identifie pas toujours mais qui me laissent furieux ou tremblant. Je ne devrais pas être ici. Je ne suis pas comme ces gens. Je n'ai pas d'addiction. Je n'aurais pas dû m'asseoir avec ces accros pathétiques et dépressifs pour manger cette exquisite paella de merde. Qui m'a enfermé? Pourquoi?

Je frappe du poing sur la table. Sans doute pas très fort parce que personne n'arrête de manger. Ai-je frappé? Je regarde le pli du poignet, pâle, sans trace d'impact récent. Je n'ai même pas mal. Je ne perçois pas l'écho du bois dans les os. L'ai-je frappé?

Respire et mange.

J'aimerais renoncer à la nourriture pour exprimer mon malaise, mais la paella étant un vrai réconfort, je ne vais pas gaspiller l'un des rares bons moments de la journée. Quelqu'un me touche une épaule.

— Passe dans mon bureau dès que tu auras fini, dit un médecin.

Il y a des années, je collaborais avec lui en lui envoyant des patients susceptibles d'être atteints de la maladie d'Alzheimer. Je sais qu'il est neuropsychologue, mais je ne me souviens pas de son nom, pas plus que de celui des autres. En une semaine, j'ai parlé avec cinq médecins supposés analyser mon cas. Je n'arrive pas à savoir s'il y a un chef si bien que je me méfie de tous. Un malade doit sentir la proximité de son médecin de référence, de quelqu'un qui marche à côté de lui, qui l'accompagne, lui fait des suggestions. Le rassure.

— Bien, Camilo. On va continuer à examiner comment tu vas, dit le docteur Alzheimer de l'autre côté d'un bureau de noyer nacré qui sent le vernis.

Il ne m'a pas demandé comment j'allais parce qu'il croit le savoir mieux que moi. C'était mon camarade. Je ressens une fragilité, une crispation et un désarroi immenses. Le docteur ouvre une chemise pleine de tests neuropsychologiques, les mêmes que ceux qu'il m'est arrivé d'utiliser avec mes patients. Maintenant il va me demander de dire *peseta*, cheval, pomme. Le docteur me demande de répéter ses mots :

— *Peseta*. Cheval. Pomme.

Je ne sais pas si mes réponses sont bonnes. Par pitié, qu'arrivent sans tarder le yaourt et les biscuits.

Il sort le premier test. Je crains qu'il ne me fasse dessiner la figure complexe de Rey, je ne crois pas en être capable. Il commence par un autre test, conformément au processus. Je reconnais ce test de mémoire visuelle. Au moment d'affronter un carré divisé en quatre parties, une honte profonde s'empare de moi parce que je me remémore l'état de nombreux patients dont je me suis moi-même occupé. La honte devient humiliation quand je me découvre incapable de répondre en bonne et due forme. J'hésite face à chaque question. Je parle de moins en moins vite. Je vacille, je dirais que j'ai confondu des voyelles, voire des syllabes. La conscience de mon désarroi accroît mon blocage. Je suppose que j'ai obtenu un score ridicule même si le visage du docteur reste impassible. Sur un ton professionnel, mécanique, il m'annonce qu'il va me montrer un dessin que je vais devoir définir. Bien que je comprenne tout ce que je vois, je ne suis sûr de donner de réponses exactes que lorsqu'il me montre ce que, des mois plus tard, je déchiffrerai comme étant un « accordéon ».

Je réponds :

— Piano pliable.

Pour « tente de campagne » :

— Maison pliable.

La série complète des tests dure à peu près trois heures, mais je dirais que nous n'avons pas dépassé plus de quarante ou soixante minutes quand le docteur referme la chemise et dit « très bien, c'est fini ». Nous n'avons sans doute pas complété la série parce

Note du traducteur

Quelques particularités du système hospitalier de santé espagnol :

— *El becario* (boursier ou boursière) est un stagiaire rétribué ou non travaillant dans un établissement public ou privé afin de parfaire sa formation.

— *El residente* (résident ou résidente) est un professionnel qui après avoir obtenu son titre de médecin opte pour une spécialité. La résidence dure entre trois et cinq ans selon l'hôpital et la spécialité médicale choisis. On y accède par un concours examen appelé *MIR*.

— Le *MIR* désigne une formation pratique d'une durée de trois à cinq ans supervisée par un professionnel expérimenté qui se déroule dans les hôpitaux ou les cliniques.

gabi
martinez
les défenses



Gabi Martínez

Les Défenses

Cette édition électronique du livre
Les Défenses de Gabi Martínez
a été réalisée le 21 février 2019
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267031324
ISBN PDF : 9782267031348
Numéro d'édition : 2429